



DOI : 10.12763/3473

Présentation du corpus

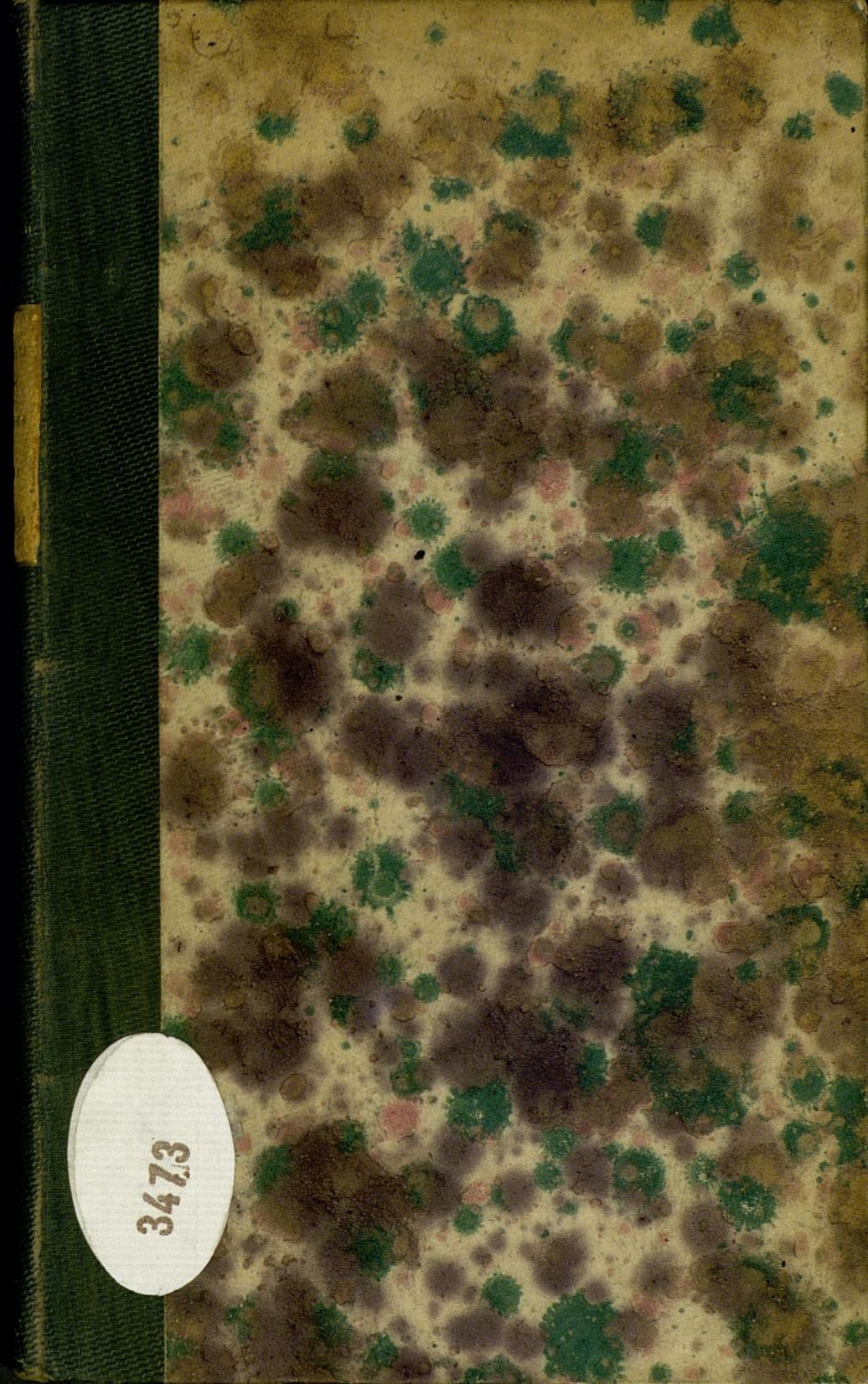
Le programme de numérisation et de valorisation des collections anciennes, présenté par la Bibliothèque Universitaire de Droit de Nancy, la Bibliothèque Municipale de Nancy et le Centre Lorrain d'Histoire du Droit de l'Institut François Gény, et porté par l'Université de Lorraine, a été retenu par le Conseil Scientifique et Technique du programme de numérisation concertée en sciences juridiques réuni autour des instances de la BnF.

Ce projet, piloté par la BnF et Cujas, met la Direction de la Documentation et de l'Édition de l'Université de Lorraine au rang des partenaires du réseau documentaire de la Bibliothèque Nationale de France dans le domaine des sciences juridiques. Il trouve son origine en 2010, avec la convention signée entre le Centre Lorrain d'Histoire du Droit et le Service Valorisation, Innovation et Transfert du PRES de l'Université de Lorraine.

L'enjeu était de pouvoir présenter un ensemble cohérent de sources historiques du Droit lorrain. Les responsables scientifiques ont retenu une collection de documents des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles relatifs au Droit coutumier et écrit du Duché de Lorraine, indépendant et souverain jusqu'en 1766, date du rattachement à la France. Ces documents proviennent des collections anciennes du Centre Lorrain d'Histoire du Droit et de la BU Droit, et ils ont été complétés par un apport significatif des fonds anciens de la Bibliothèque d'études de la ville de Nancy.

L'Université de Lorraine prend pleinement sa part dans le vaste projet national de constitution d'une bibliothèque numérique patrimoniale et encyclopédique dans le cadre du réseau mis en place par la Bibliothèque Nationale de France.





3473

Bibliothèque Publique

DE LA

VILLE DE NANCY

Inventaire N° 71.205

Cote 3.479



DISCUSSION

1. The first point to be considered is the nature of the problem.

2. The second point is the method of solution.

3. The third point is the results obtained.

4. The fourth point is the conclusions drawn.

5. The fifth point is the summary of the work.

6. The sixth point is the references cited.

7. The seventh point is the acknowledgments.

8. The eighth point is the closing remarks.

DISCOURS

SUR

CE SUJET:

*Assigner les causes des Crimes, &
donner les moyens de les rendre
plus rares & moins funestes.*

PAR M. LACRETELLE fils, Avocat à la
Cour Souveraine de Nancy.

Ex libris Communitatis

..... *Causa latet, vis est notissima.*

De

OVIDE.

Sti. Sebastiani

Nancio.

Ex dono autoris.

anno 1774



A N A N C Y,

Chez { P. ANTOINE, Imprimeur du Roi.
P. BARBIER, Imprimeur-Libraire.



M. DCC. LXXIV.

Avec Permission.

DISCOURS

sur

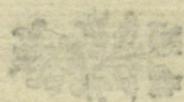
CE SUJET :

Assigner les causes des Crimes, &
donner les moyens de les éviter
plus rares & moins fructifs.

PAR M. LAGRETTIE fils, Avocat à la
Cour Souveraine de Nancy.

... Causales, voir en original.

OVIDE.



A N A N C Y.

chez } P. ANTOINE, Imprimeur du Roi.
P. BARREAU, Imprimeur - Libraire.

M. DC. LXXIX.

Avec Permission.



DISCOURS

SUR

CE SUJET:

*Assigner les causes des Crimes, & donner
les moyens de les rendre plus rares
& moins funestes.*

..... Causa latet, vis est notissima.

OVIDE.

IL s'en faut bien que la Philosophie ait embrassé dans ses progrès tous les objets, qu'il lui appartient d'éclairer & de réformer. Il s'en faut bien sur-tout que nous ayons atteint dans la législation criminelle cette perfection, qui est peut-être pour

les autres sciences, l'époque d'une décadence.

Dans toutes celles-ci, nous avons créé une méthode, établi des principes, agrandi nos vues. L'esprit de découverte, cet esprit plus ardent qu'éclairé n'avance plus qu'à l'aide de l'expérience, la mere des vérités. Nous avons tout fait pour simplifier nos études & pour assurer nos pas.

Mais tandis que nos arts font des efforts sans cesse renaissans, & toujours plus heureux; tandis que l'agriculture se dégageant de ses anciennes entraves, développe une activité, des moyens & des ressources inconnues; que le commerce même, cette source aussi mystérieuse que féconde des richesses, ce dédale, où la politique elle-même s'embarassoit, acquiert des règles & marche sous la main du Gouvernement qui le guide; tandis que nous avons partout multiplié nos besoins & notre industrie, & que nous avons peut-être augmenté nos lumières aux dépens de notre bonheur, la partie la plus noble, la plus

essentielle de la science humaine reste encore imparfaite (a).

JE ne viens critiquer les Loix d'aucun pays. Mes principes & mon insuffisance me défendent également de m'ériger en réformateur. Mais l'humanité souffre, & les ames sensibles peuvent faire entendre des plaintes respectueuses.

SI les Criminalistes n'avoient pas toujours fait profession de tout admirer sans raison & sans mesure, s'ils avoient pu laisser entrer dans leur esprit quelque'idée de réforme, & s'ils l'avoient proposée avec cette force de raisonnement qui est propre à quelques-uns, ils auroient peut-être diminué le nombre des abus. Une de leurs lignes, qui auroit produit cet heureux effet, leur auroit fait plus d'honneur que toute la doctrine dont ils nous fatiguent.

Mais des Écrivains d'un autre genre ont jetté les regards du génie sur cette ma-

(a) Voyez une note à la fin du Livre.

tiere (b) : Montesquieu dans cet ouvrage, où tout n'est pas vérité, mais où tout est grand & original, a répandu à sa maniere quelques idées lumineuses sur un sujet qui le demandoit tout entier. Quelques autres grands hommes ont aussi élevé en passant la voix de la raison contre des Loix bizarres ou cruelles ; mais ces traits épars & sans développement n'étoient encore que des éclairs qui brilloient dans la nuit sans la chasser.

C'EST du fond de l'Italie, que nous avons vu sortir une des plus belles productions que la Philosophie ait jamais consacré au bonheur de l'humanité. C'est dans ce pays où nous n'allons chercher que les chefs-d'œuvres des beaux arts, & les vestiges d'une grandeur qui n'est plus, qu'un heureux génie, attiré par la sensibilité de son cœur, s'est recueilli sur le spectacle de nos miseres. L'éloquence même lui a souvent prêté ses traits les plus vifs & les plus pénétrants pour renverser les maximes de la

(b) Voyez une note à la fin du Livre.

tyranie. Je parle du célèbre *Traité des Délits & Peines* (c). Cette ouvrage sublime a été un coup de lumière qui a découvert à tous les Peuples l'objet le plus pressant de leurs méditations. Une voix de reconnaissance & d'admiration s'est élevée d'un bout de l'Europe à l'autre; elle a annoncé à son auteur que le tendre souhait de son cœur étoit rempli (*).

DANS une des Provinces méridionales de la France, un homme public, d'une éloquence que les grands modèles n'ont pas surpassée, s'est aussi occupé de l'*administration de la Justice criminelle*; il a expliqué les mêmes vérités avec la même énergie, & encore plus de charmes, au milieu des Peuples & des Magistrats étonnés & attendris.

(c) Voyez une note à la fin.

(*) „Je me croirois heureux (dit M. de Becharia, auteur de ce Livre, à la fin de sa Préface) „si je pouvois exciter dans mes Lecteurs ce doux frémissement „par lequel les ames sensibles répondent à la voix du „défenseur de l'humanité.

Avec quelle gloire les gémiffemens de l'infortune & l'accent impérieux & touchant de la raison & du sentiment, ont frappé les voûtes majestueuse du Temple de la Justice! S'il y a eu un jour solennel, un jour sur lequel l'imagination d'un homme de bien se repose avec délice, c'est celui-là. O Servan! le préjugé même est resté en silence devant vous; tous les cœurs vous ont rendu hommage par des larmes d'attendrissement & de joie, & la postérité s'avance lentement pour vous offrir la double couronne de la vertu & du génie. = Est-ce vous cependant que la prévention a poursuivi jusqu'au milieu de vos triomphes, & que l'ingratitude humaine a dégouté de la carrière où vous brilliez entre *les d'Aguesseau, les Joli & les Bignon*(d).

C'EST à ces deux derniers ouvrages que nous devons particulièrement l'attention que la Philosophie donne par-tout à tout ce qui a rapport à la perfection des Loix

(d) Voyez une note à la fin.

pénales. Une Académie d'Italie vient de proposer ce sujet intéressant : *Assigner les causes des crimes, indiquer les moyens des les détruire, s'il est possible, afin que les supplices deviennent plus rares, sans que la sûreté publique en souffre.*

L'on doit tout attendre des grands talens qui pourront s'emparer de ce sujet. Mais toutes les nations, tous les citoyens peuvent se l'approprier. Je n'aurai point été inutile, si je parviens à fixer les esprits sur cet important objet, dans une Province où l'on aime la vertu & le bien public.

PREMIERE PARTIE.

Les Causes des Crimes.

L'HOMME dans l'état de nature comme dans celui de société, est soumis à deux empires. Une force aussi puissante qu'irrésistible, roule sans cesse autour de lui, & l'entraîne souvent dans le tourbillon de ses mouvemens, c'est le mal physique.

D'un autre côté, les passions de ses semblables se heurtent à chaque instant ; l'un souffre par la volonté de l'autre ; ils sont tour à tour oppresseur & opprimé ; c'est le mal moral, qui n'est autre chose que les désordres d'un être libre.

Pour arrêter ces désordres, pour diminuer les effets de ce choc continuel des différens intérêts, les hommes se sont rassemblés ; ils ont mis leur bonheur en commun ; ils ont créé une volonté générale au milieu des volontés particulières. Chaque fois que cette volonté générale est violée, chaque fois que la sûreté commune est attaquée, il y a *crime & délit*. Leur gravité dépend de la partie sur laquelle porte l'offense.

Il sembleroit que dans ce nouvel ordre des choses, l'homme se trouve enchaîné au bien par le grand mobile de ses actions, par son intérêt bien entendu. Comment se fait-il donc qu'il renverse des règles établies par lui-même pour son plus grand avantage ?

Pour éclairer cette contradiction, qui a droit d'étonner, il faut d'abord considérer cet être en lui-même, il faut voir par quels principes il agit, si en voulant constamment son bien-être, il n'en est point souvent écarté.

Il convient d'examiner ensuite, si la société fait toujours ce que l'on s'est promis de son institution; si l'intérêt général en est toujours le premier soin, comme il en a été l'unique but; si ses avantages sont tels, qu'ils soient toujours bien sentis; si toutes les mesures ont été prises pour ramener au centre commun ces forces particulières, qui tendent sans cesse à s'en éloigner.

Enfin, une dernière recherche, qui nous conduira encore à un résultat, fera détudier dans les Loix criminelles elles-mêmes, dans cette sage balance des déterminations humaines, où une peine infaillible se trouve à côté d'un desir dangereux; si elles sont toujours propres à prévenir les crimes qu'elles punissent; si en en réprimant un

d'une maniere mauvaise, elles n'en occasionnent point un autre; si en confondant tous les rapports, elles ne détruisent pas quelquefois les notions naturelles; si même elles n'ont pas souvent altéré les mœurs, en mettant les vices à la recherche les uns des autres.

Ainsi je distingue & j'apperçois trois grandes causes de crimes, la nature de l'homme, les abus de la société, & l'imperfection des Loix.

LA NATURE DE L'HOMME. = Loin de nous l'idée odieuse & désespérante que nous soyons nés pour le mal. Un être qui conçoit l'ordre, qui ne peut trouver de satisfaction que dans lui; que les passions emportent souvent, mais qui, s'il ne peut les soumettre dans tous les temps, peut au moins les diriger; dont la plus violente même, cet amour propre qui menace tout, reçoit un utile contre-poids dans le sentiment de la piété, qui nous lie à tous les êtres sensibles: non, cette créature n'est

point née pour être l'effroi & l'horreur de la nature. = Malheureux détracteur de ton espèce, rentre en toi-même; étudie tes premières inclinations; écoute au fond de ton cœur cette voix qui te crie que tu as besoin d'aimer & d'être aimé; & si le cri du malheureux a jamais réenti dans ton ame, si tu as répandu une larme de joie en essuïant celles de l'infortune, dis moi comment tu as vaincu l'ascendant qui t'entraînoit au mal?

Il seroit au moins plus consolant de penser avec le célèbre Citoyen de Genève, que l'homme dans son institution originelle est nécessairement bon. Mais sans discuter cette opinion, sans l'opposer à celle que nous allons prendre, parce qu'elle s'accorde mieux avec l'expérience, disons que l'homme n'est ni bon ni méchant, mais que, selon qu'il est dirigé, il fait le bien ou le mal.

OR en le considérant ainsi, voyez-le entrer dans la société pour obtenir par l'art un bonheur que la nature lui re-

fuse (*). Sa liberté pouvoit être dans ses mains un instrument dangereux à lui-même, & ne servoit qu'à ses plaisirs. Il la change contre un bien sans lequel on n'en goute aucun; la sûreté. Mais dans ses sacrifices mêmes, il ne donne rien sans raison comme sans dédommagement. Il se réserve le droit inaliénable de faire tout ce qui peut lui être utile sans nuire aux autres.

Cependant bientôt gêné par ce lien dont peut-être il se félicite, il s'irrite contre des obstacles qui arrêtent ses desirs sans les détruire (§), & caché sous l'ombre des Loix, il mine secrètement leur empire.

Si une passion violente s'empare de son cœur & vient troubler sa raison, alors il

(*) Phrase de M. Servan. = *Discours sur l'Administration de la Justice criminelle.*

(§) Le lien qu'il voudroit resserrer pour les autres, il le dénoue sourdement pour lui seul. = Autre pensée de M. Servan. = Quand on se trouve forcé de revenir sur les idées qu'un habile Écrivain a déjà présenté, ce seroit entendre mieux ses intérêts que ceux de son sujet, de ne pas rapporter l'expression de cet Écrivain,

se concentre dans l'être fantastique qu'il s'est créé; il n'examine plus où est son véritable bonheur, celui de ses semblables, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il doit; un seul objet l'attire invinciblement, & les ruines du monde seroient des secours qu'il emploieroit pour le saisir.

Les passions font un levain terrible qui fermente plus ou moins dans chaque société. Malheur à celle où les Loix ne sauroient ni les adoucir, ni les diriger, ni les contenir! Malheur sur-tout à celle où l'espérance raisonnée de les satisfaire impunément seroit une nouvelle cause qui les feroit naître! C'est dans celle-là qu'il se formera une ligue de tous les intérêts particuliers contre l'intérêt commun, que le désordre parviendra à son comble, & que l'homme sera plus malheureux par sa faute que par sa nature.

Les Loix peuvent beaucoup contre les passions, & c'est leur chef-d'œuvre de les prévenir ou de les faire concourir à leurs vues. Mais elles seront toujours impuissantes.

santes à les détruire , ou à ne les faire mou-
 voir que dans l'espace qu'elles leur circon-
 criroient. La nature humaine ne comporte
 point une telle perfection. = Lycurgue fut
 bien dans son étonnante République faire
 de ses concitoyens des patriotes fanatiques
 & invincibles. Mais n'eut-il jamais des lâ-
 ches à punir & des séditieux à réprimer ?
 = L'amour propre souvent aussi aveugle
 qu'impétueux , les passions que l'on ne
 peut détruire & que l'on fait rarement gou-
 verner , seront des obstacles continuels au
 bonheur , au repos de la société. = Telle
 est la première , l'indestructible cause des
 crimes.

LES ABUS DE LA SOCIÉTÉ. = L'Homme
 faisant tout pour lui-même & esclave de
 ses passions , trouvera toujours le moyen
 de secouer le joug salutaire des Loix.

MAIS si les Loix étoient toujours sages
 & bien entendues , si elles écartoient les
 alimens des vices , si elles faisoient une
 heureuse

heureuse nécessité de la soumission qu'elles exigent ; si elles se concilioient tout à la fois le respect & l'amour , qui fait tout ce qu'elles pourroient produire ? Les cœurs qu'elles ne pourroient changer , elles les plieroit du moins.

J'ose le dire , & il n'est que trop facile de le prouver , c'est dans la constitution de chaque société , ou plutôt dans les abus qui lui appartiennent plus ou moins , que réside la principale source des crimes.

La société est la réunion de toutes les forces & de toutes les volontés pour le plus grand bien des individus qui la composent. Mais si par un renversement total des principes & de l'institution , la puissance & les plaisirs étoient pour les uns , la servitude & la misère pour les autres ; si au milieu de ce désordre , les mauvaises mœurs qui en doivent suivre n'étoient pas au moins corrigées par l'éducation que l'on donneroit à la race qui doit suivre , si la Religion chez ce peuple étoit dénaturée , au point de servir aux projets

des passions humaines, si la superstition avoit dégradé les esprits, & si l'ignorance les plongeoit dans l'oubli de tous les devoirs ; des hommes ainsi rassemblés devroient être dans une espèce d'état de guerre, & les crimes se multiplier parmi eux en raison du degré où tous ces maux seroient parvenus. Ainsi le malheur public, le luxe, la mauvaise éducation, le fanatisme, la superstition & l'ignorance, sont les fléaux de la société, & les portes par où les crimes s'y introduisent.

QUELLE est la cause de ces atrocités qui ont fait calomnier la nature humaine, qui multiplie ces terribles attentats contre la sûreté publique, contre la vie & le repos des particuliers ; c'est l'oppression & la misère du Peuple.

Si, comme on l'a vu autrefois, la paix n'étoit pour lui qu'un nouveau genre de vexation ; si une administration barbare fatiguoit son indigence même ; si, retenu dans l'avilissement par une politi-

que insensée, son industrie même lui devenoit funeste ; sur-tout si des loix imprudentes osoient attaquer par la violence ces opinions & ces habitudes qui lui tiennent lieu de bonheur, & que l'insensible effort de la raison peut seul détruire ; ce seroit en vain que l'on penseroit contenir la foiblesse par la barriere de la crainte : cette foiblesse est un calme perfide, qui prépare une tempête plus soudaine & plus terrible ; le désespoir est caché sous cet abattement : il va bientôt s'agiter avec ses chaînes & faire sortir l'audace du sein de la servitude. C'est ainsi que les fleuves ne sont jamais plus près d'un débordement, que lorsqu'on croit les arrêter par une digue impuissante.

Ouvrez l'Histoire ; voyez si ce n'est pas toujours dans les temps du malheur & du despotisme, qu'une législation digne de ces siècles, élevoit les échafauds, qu'elle inventoit ces tourmens qui prolongent les douleurs & la mort ; ou que lasse de punir & épouvantée du nombre des coupables,

elle avoit recours à une impunité plus funeste encore. Quel frein donner en effet à des hommes que le besoin a armé, que la rage conduit, moins effrayés des supplices, qu'avidés d'une autre fortune.

Alors nulle confiance dans les Loix, qui sont regardées comme la violence d'un seul contre tous, nul respect pour leurs Ministres, qui sont comptés pour autant de tyrans; alors les misérables deviennent des méchans, & les méchans des troupes formidables: alors la férocité humaine se met au niveau de la cruauté des châtimens, & ceux-ci sont des horreurs inutiles. Quel a été le temps des crimes & des supplices dans l'Europe? C'est celui de l'Anarchie féodale.

MAIS si cette scene de calamité & de terreur ^{vient} à changer, si l'astre de la bienfaisance commence à luire, si une ombre de bonheur se répand; les mœurs s'adoucissent; les loix reprennent un caractère de bonté & de sévérité; l'on aime la vertu

qui est récompensée & honorée, le travail qui pourvoit aux besoins en donnant des plaisirs, & l'État reçoit au milieu des bénédictions, de riches tributs offerts par la reconnoissance. Quand tout est tranquille & heureux, quelle ressource, quel asyle resteroit-il au crime ? Le principe de vie qui circule dans un corps sain, repousse les maladies ou les extirpe, & lute long-temps contre une destruction inévitable.

IL est une maladie moins tetriche, mais plus long-temps subsistante, qui attaque par degrés tous les Corps politiques, & les entraîne à la fin dans un temps marqué.

UN fantôme brillant, chargé des richesses des deux mondes, s'avance à travers les siècles. Par-tout où il s'est reposé, l'on voit des Trônes renversés, des terres desertes, des hommes lâches & vains. Les beaux Arts paroissent se jouer autour de lui, mais ils en reçoivent des coups

meurtriers, tandis que les mœurs s'écartent au loin. L'image de la félicité le précède; mais cette image n'est réellement que la misère parée & embellie. Toutes les Nations prosternées adressent des vœux à l'idole. On en compte seulement une ou deux qui ont étendu un grand voile qui défend leurs yeux de son éclat. Cette idole superbe ~~est~~^{est} désastreuse; c'est le luxe (e).

PEUT-ÊTRE est-il un mal nécessaire, du moins qu'on n'évitera jamais; peut-être y a-t-il un moyen de le diriger à un certain bien.

Il pourroit devenir une source d'activité & de bonheur, si j'en crois quelques bons Livres, si j'observe bien quelques-uns de ses caractères chez quelques Nations. Pour cela, je ne demande que deux choses, qu'il soit dirigé uniquement vers l'utilité particulière bien entendue, & vers la gloire de la Nation. = L'ambition, la noble ambition d'un citoyen de Londres,

(e) Voyez une note à la fin.

c'est d'élever un monument public, qui annonce à la postérité qu'il a été riche & utile. Mais sans m'arrêter sur toutes les idées accessoi-res qui aboutissent à mon plan, considérons le luxe tel qu'il s'est montré par-tout, tel qu'il existe encore autour de nous.

Voyez vos campagnes n'offrir plus incessamment que le spectacle d'une dépopulation successive; le génie de l'Agriculture pleurer sur ses découvertes & ses inventions, inutiles faute de bras & de ressources; voyez les premiers Arts, ces Arts autrefois adorés par des hommes qui leur devoient leur grandeur, maintenant découragés par le mépris, ou abandonnés pour des superfluités ruineuses; voyez toutes les richesses se porter par un cours rapide vers les villes, gouffre profond qui les absorbe sans retour; voyez comment tout ce confond, tout ce dégrade; les vraies distinctions des hommes sont anéanties, il ne reste plus que deux classes dans la société, celle des misérables & celle des

heureux insolens ; le Sang des Héros se mêle à celui des Traitans ; le fier génie reçoit des loix de la frivolité ; le mérite recherche la décoration ; le jeune homme s'avilit dans les plaisirs & dans l'oïveté, tandis que le vieillard courbé sous le poids du travail & des années, cache ses rides sous des affronts ; la parcimonie est dans l'intérieur des maisons , l'ostentation au dehors ; la misere du Peuple devient basse ; l'opulence des Grands égale à peine leur dureté & ne suffit pas à leur faste ; l'homme sensible tremble d'être pere , & l'homme vain s'entoure, non pas d'une nombreuse postérité, mais d'une foule de fainéans arrachés à l'honneur aussi bien qu'au travail. Ce ne sont-là que des vices, dites-vous ? Mais quelle est donc votre morale & votre politique , si vous ne savez pas en être effrayés ? Ignorez-vous d'ailleurs qu'ils sont les premiers degrés du crime ? Achévons le tableau des effets du luxe.

UN des plus malheureux , un des plus

constans, c'est d'avilir les ames, c'est de les livrer à la fardide cupidité.

S'il étoit une nation, au milieu de laquelle il eut déjà fait tous ses ravages, qu'elle jette un moment les yeux autour d'elle, & qu'au moins elle s'afflige de se reconnoître. Qui est-ce dans cette nation, qui en calculant avec soi-même rencontre une bassesse, qu'il rougisse d'employer pour aller à la fortune? On n'a plus honte d'une infidélité dans le commerce; on hazarde des procès injustes que l'on espere faire réussir par l'intrigue & le crédit; on propose la ruine de ses compatriotes pour s'enrichir soi-même.

D'un autre côté, qu'elle ose mesurer la profondeur de la plaie que les mœurs ont reçue! Les mœurs, ces précieuses gardiennes du bonheur public! L'incontinence & la débauche n'ont plus de frein; la bonne foi n'est plus qu'un nom dont on se sert mutuellement pour se tromper; plus de tendresse entre les parens, plus de respect entre les sexes; le vice marche

tête levée, & la vertu fuit tremblante & honteuse d'elle-même.

Oui, c'est le luxe, le luxe avant toutes autres causes, qui fait tous ces maux. C'est à lui qu'il faut imputer les banqueroutes, les prévarications, & ce trafic infame de la pudeur; tous les crimes de lâcheté & de corruption.

Où se renouvellent-ils sans cesse ces délits contagieux, qui s'accroissent autour de vos Loix, & semblent les défier? Est-ce dans les campagnes, où habitent encore le travail & la simplicité, ou dans les capitales où régner toutes les causes & tous les effets du luxe?

QUAND nous aurons tari cette source féconde des crimes, portons nos soins sur une autre qui en est voisine, ou du moins en en fermant une, arrêtons les progrès de l'autre.

L'ÉDUCATION est la ressource & le nerf des États. Rappelez-vous les anciennes Républiques, & parce qu'elle a

fait, jugez de ce qu'elle peut. Figurez-vous une mere tendre au milieu de ses enfans; elle serre contre son sein le plus foible, celui qui ne connoît encore la vie que par la douleur; elle prescrit avec douceur une occupation utile à un autre plus avancé; un troisiéme reçoit avec attendrissement les premieres leçons de la vertu. Elle élève dans chacun d'eux l'honneur de sa famille. Telle est une bonne éducation dans la société.

Mais une mauvaise éducation accélère les autres maux dont elle devoit être le remède. Elle laisse des vices & des préjugés funestes dans des corps amollis & dans des esprits corrompus; elle n'inspire ni amour de la vertu, ni goût pour le travail. Bien plus, c'est dans son sein que naissent ces premiers vices qui toujours croissant, deviennent le germe fatal des vices & des désordres; je parle de l'indocilité (*), de la débauche, de la dangereuse oisiveté.

(*) On n'entend pas ici par indocilité cet élan d'une ame passionnée qui résiste aux remontrances & même

Elle laisse des hommes sans vigueur entre des précipices que l'on n'évite qu'à force de courage & d'adresse. Que deviendront des hommes sans principes au milieu du luxe & des mauvaises mœurs? Comment résisteront-ils aux amorces des passions, au danger des exemples, à l'esprit d'intérêt, ce vice subtil qui se glisse dans toutes les âmes? Écoutez tous ces malheureux que vous faites périr pour l'instruction des autres: ils vous crient du sein de l'infamie & des souffrances que chaque pas qu'ils ont fait vers le crime a été une faute de leur éducation (f).

aux corrections. Il n'y a que la pédanterie qui puisse faire un monstre de ce défaut qui tient au feu de la jeunesse. Mais il faut le combattre & le détruire dans son principe. Sans cela, il deviendra un vice essentiel qui étouffera toutes les bonnes qualités, qui augmentera les mauvaises. Par lui, un homme ne peut jamais être ramené où il doit être, & cet homme devient nécessairement méchant. S'il falloit définir le vice prochain des crimes dont j'ai voulu parler, je dirois que c'est cette habitude de l'âme qui la rend incapable de céder ni à la raison, ni à la nécessité. = Les Langues fournissent rarement les termes dont l'on a besoin.

(f) Voyez une note à la fin.

PREMIERE Loix des humains (†), toi qui dans tous les pays & dans tous les climats devois être la source des consolations, la base de toute morale, paisible Religion, est-il bien vrai que l'homme pervers t'ait fait ambitieuse & cruelle?

OUI, sans doute, nous avons profané la Religion, & tous les jours n'en abusons-nous pas encore? Rappelez-vous ces guerres terribles qui souillent l'histoire de presque toutes les nations où le nom sacré de Dieu, dans des bouches impies, étoit le signal du carnage de la mort. Voyez dans des temps qui heureusement sont loin de

(†) L'Académie qui a couronné ce Discours, *sûre des intentions de l'Auteur*, a cru que l'on pourroit abuser de ses termes contre le sens même qu'il avoit voulu leur donner; elle a pris le parti de changer ce morceau tel qu'on le voit. L'Auteur a souscrit avec respect à cette décision. On trouvera ce morceau tel qu'il l'a écrit dans les notes. Si ses expressions paroissent contredire ses sentimens, il les désavoue; l'antidote se trouveroit au surplus dans les corrections de l'Académie. Voyez dans les notes de la fin du Livre le morceau précédé de ce signe (†).

nous, cette tyrannie qui veut asservir l'homme sans avoir parlé ni au cœur ni à la raison, & ce tribunal odieux qui éclairait les âmes avec des torches ardentes. Voyez notre sainte Religion embrassant les Autels, implorer un Dieu de paix, contre les ravages de ce monstre qui foule aux pieds la nature & les loix, & souffle dans tous les cœurs une fureur de dispute & de sang.

PRÉCIEUSE Philosophie, (g) toi dont l'on a abusé & que l'on a encore plus méconnue, malheur à ces esprits téméraires que tu as pu conduire à l'erreur! Mais tu ne peux être l'ennemie d'une Religion qui est venue dissiper les ténèbres des autres, & enseigner des vertus nouvelles.

Ah! reste à jamais parmi nous, toujours éclairée, mais toujours docile; éloigne sur-tout ces temps de démence & d'horreur où le fanatisme perçoit le cœur du meilleur des Princes, & armoit la Patrie contr'elle-même; où les Loix punissoient

(g) Voyez une note à la fin.

comme des criminels des aveugles qu'il falloit éclairer ; où elles allumoient des bucher contre le délire d'une imagination exaltée, ou les fourberies d'une adresse méprisable. Ne t'effraye pas des cris de l'ignorance, & laisse frémir l'envie ; l'une passé & l'autre qui ne se lasse pas sera bientôt réduite à ronger son frein.

J'AI parlé de la superstition & du fanatisme. Ai-je besoin de prouver que l'ignorance qui en est la mere, est funeste aux mœurs & au bonheur public ? Je ne trouve en effet aucun des vices de la nature humaine, aucun des fléaux de la société qui ne croissent dans son sein.

N'est-ce pas dans l'absence des beaux Arts & de la Philosophie que les Conquérens, ces Ministres de la destruction, préparent & exécutent leurs sanglans projets, Comme c'est dans les ténèbres de la nuit que les monstres des forêts fondent sur une proie qui ne peut plus fuir ?

N'est-ce pas dans ces temps redoutables

que les hommes méconnoissent tous leurs droits & tous leurs devoirs, qu'ils ne sont agités que par les passions violentes, & qu'ils passent sans cesse du calme stupide de l'esclavage aux momens orageux de l'Anarchie?

N'est-ce pas alors que le luxe désole le plus, qu'il fait une masse de toutes les richesses pour les jeter chez l'Étranger, & qu'il épuise la terre & les hommes pour la satiété de quelques tyrans? Tournez les yeux sur cette belle contrée presque toujours livrée au démon de la guerre; c'est à la fois le pays du faste, de la misère & de l'ignorance.

Je le dis donc comme une vérité qui me presse vivement, l'ignorance, mere de la superstition, du fanatisme & de la tyrannie, vous enlève vos ressources; elle vous ôte jusqu'au desir d'un meilleur état; elle jette les hommes dans un abîme où ils se battent en aveugles & en forcenés; elle est une véritable calamité, une des causes des crimes (*h*).

(*h*) Voyez une note à la fin.

L'IMPERFECTION DES LOIX. = La dernière que j'ai annoncé, celle dont je n'approche qu'en tremblant; c'est le défaut de bonnes Loix criminelles.

LES Loix peuvent être mauvaises sans doute, puisqu'elles ne naissent pas toujours dans des temps de paix, de raison & de lumière. Et si ce sont les plus importantes, celles qui font la garde contre les vices, les désordres, & les malheurs, qui sont telles; ce n'est pas seulement des injustices, des cruautés particulières qu'elles commettent; elles font une violence qui pèse sur toutes les parties de l'État; elles dérangent le plan de la nature, car elle a ses vues que leur perfection consiste à seconder; elles mettent dans le cœur de l'homme un sentiment qui l'avertit qu'il n'est ni libre ni heureux, & qui le pousse hors de la société.

TOUTES celles qui pourroient avoir ce caractère, il faudroit les dénoncer aux

C



Législateurs , comme des ennemis secrets qu'ils favoriseroient contre le vœu de leur cœur. Mais c'est à vous, Magistrats prudents & éclairés, Peres du Peuple, amis du Prince, c'est à vous qu'il appartient de proposer des réformes & d'être écoutés. Pour moi, Citoyen obscur, sans autre titre, sans autre guide que l'amour du bien & des hommes, que pourrai-je dire sans craindre les mauvaises interprétations, sans me défier de moi-même?

Je me trouve cependant dans un cercle que mon sujet a tracé autour de moi. Je le traiterai donc, mais ce sera avec circonspection & sans en sortir. Je proteste encore ici que je n'applique les observations que je vais faire à aucun Pays, à aucun Gouvernement.

LES Loix criminelles sont le supplément des Loix civiles. Celles-ci ont donné la première impulsion au corps politique vers le repos & le bonheur. Elles ont élevé une barrière entre l'enceinte de la tranquillité

& les défordres qui pourroient la troubler. Les Loix criminelles font placées-là, & chaque fecouffe est un avertissement pour elles.

Si elles font vigilantes, l'audace même se retirera, sûre que son ennemie se trouvera attentive & armée. Si celle-ci s'endort, l'autre s'encourage, & elle s'avancera bientôt d'un pas rapide & insultant.

Leur premier devoir est donc de veiller sur le dehors. Au dedans elles doivent répandre la sécurité. Elles ne doivent annoncer ni par une agitation fougueuse, ni par des précautions puériles que la barrière est attaquée. = Elle sera attaquée & elle sera renversée, si après avoir été indolentes dans le moment de la résistance, elles deviennent incertaines dans leurs projets, aveugles dans leurs coups, cruelles dans leurs ressources.

Les Loix criminelles font donc à leur tour responsables de la paix & de la félicité des hommes. Elles font mauvaises, elles favorisent les crimes, elles les font

naître en quelque sorte, quand elles ne sévisent pas dans le moment de l'impression & de l'exemple, dans ce qu'on peut appeller l'à *propos* des châtimens ; quand elles sont contraires à elles-mêmes en punissant d'un côté ce qu'elles autorisent de l'autre ; quand foibles & chancelantes, elles corrompent les mœurs, en appelant honteusement à leur secours la délation & la noire trahison ; quand elles se multiplient au point, que le Peuple ne sçait plus ce qui est permis ou ce qui est défendu, & que dans le doute il fait toujours ce que son intérêt ou sa passion lui demande ; quand elles égalisent deux crimes différens par une même peine, & qu'elles unissent ainsi deux idées opposées par une seule sensation ; quand elles s'épuisent en rigueur & qu'elles font les hommes aussi méchans qu'elles sont dures & sévères.

CES Loix seroient-elles bonnes qui, nées dans des temps barbares & augmentées selon les circonstances, seroient assem-

blées sans choix & sans liaison, pour régir un temps & des circonstances nouvelles ? Elles formeroient un corps bizarre & décousu, dont les parties se choqueroient souvent, & qui ne s'agiteroit qu'avec peine & embarras.

Ces Loix seroient-elles bonnes, qui ne détermineroient point exactement ni le délit ni le châtiment, qui seroient que ce qu'il y a de plus important parmi les hommes dépendroit de la passion ou du degré de lumière du Juge ? Sous l'empire de ces Loix, on trembleroit autant d'être accusé que d'être criminel.

Ces Loix seroient-elles bonnes, qui porteroient des peines si cruelles, si peu proportionnées avec le délit, ou si peu propres à éloigner, que le Juge seroit forcé de les modifier ? Elles donneroient une espérance d'impunité au coupable, qui se flatte toujours que la Loi s'adoucirà pour lui par préférence.

Ces Loix seroient-elles bonnes, qui se promettroient un bénéfice sur les crimes

qu'elles auroient à punir, & qui mettroient dans la même balance la vie d'un citoyen & la plus chétive somme ?

Enfin ces Loix seroient-elles bonnes, qui, sans agir sur un Peuple absolument corrompu, ne seroient pas la moitié de leur tâche avec le seul sentiment de l'honneur, ce ressort si puissant, sur-tout dans une Monarchie, mais qu'il faut savoir manier & ménager à propos (i) ?

VOILA nos maux, nos crimes & leurs causes. Arrêtons-nous un moment, & regardons bien si nous voguons sur une mer sans bords ; rassemblons donc nos débris & confions-nous à ce Pilote qui n'égare jamais, l'expérience des vents & des tempêtes (l).

(i) Voyez une note à la fin.

(l) Voyez une note à la fin.



SECONDE PARTIE.

Moyens de rendre les Crimes plus rares.

VOICI la partie de mon travail qui doit consoler le cœur que l'autre a soulevé. Ames sensibles, ames tendres qui souffrez du malheur des hommes, voici le moment où je pourrai m'adresser à vous. Ne vous épouvantez pas du tableau que j'ai été forcé de vous présenter; c'est un assemblage d'objets hideux, mais que l'on peut changer, adoucir ou enlever.

Que ne m'est-il donné d'être l'heureux Peintre, qui, en effaçant une scène de consternation & d'effroi, son premier ouvrage, sauroit faire paroître sur la même toile tous les instrumens de la félicité publique, au-dessous de cette touchante image même, & développeroit ainsi en deux coups de pinceaux nos maux & nos ressources!

L'HOMME, cet être étonnant, qui mesure les cieus & rampe dans la poussiere; qui est celui de la nature le plus parfait & le plus souffrant; qui ne tourmente jamais plus les autres que lorsqu'il se tourmente lui-même; que l'on ne reconnoît jamais mieux que lorsqu'il se contrarie; l'homme porte en lui le germe des vices & des vertus. Tout se développe par les circonstances. Quelles seront celles qui l'envelopperont, tellement qu'il n'y ait que le desir du bien qui puisse aller jusqu'à son cœur? Je l'ai déjà dit & je crois l'avoir prouvé, le systême social échouera toujours contre un tel but. Il vaut mieux s'en tenir à une vérité affligeante que de se bercer inutilement dans une douce erreur.

Aussi tous les Législateurs qui se sont occupés de la réunion des hommes en corps d'état, ont bien senti qu'ils ne devoient pas assez compter sur les avantages qu'ils leur procuroient dans l'ordre social, pour que cet ordre ne fut jamais interverti.

Ils ont sagement éloigné toutes les causes qui pouvoient diminuer ces avantages; mais ils se sont sur-tout appliqués à établir des peines pour contenir les actions, & les plus habiles ont employé des ressorts différens, pour leur donner une tendance vers le bonheur de la société qu'ils créaient.

EN suivant la chaîne des notions sociales, qui nous sont fournies par ces grands hommes, nous remarquons trois moyens biens simples d'empêcher les crimes. Ces moyens agissent d'une manière opposée; il faut cependant qu'ils se réunissent pour produire un effet complet: c'est la sagesse des Loix, la crainte des châtimens & la persuasion de la vertu.

Nous avons donc à examiner le système des Loix qui commandent, & celui des mœurs que le Législateur doit tourner vers son but. Nous allons revenir sur les mêmes objets que nous avons envisagés comme causes des crimes, & peut-être trou-

verons-nous le remède à côté du mal.

LE corps politique ne se soutient que par les Loix. = Un édifice s'élève; c'est, si vous voulez, l'étonnement des yeux, le centre des commodités, le chef-d'œuvre de l'élégance. Mais si vous n'avez pas creusé bien avant dans la terre, si vous avez mal posé les premières pierres, un vent souffle, & ce bel ouvrage n'est plus.

Des Loix qui aient vu de loin, qui résistent aux temps & aux orages, tout tient à cela. Mais quelles seront ces Loix? Ce sont celles qui s'accordent avec le climat, la nature du sol, le caractère du Peuple; celles qui sont fondées sur les sentimens inaltérables du cœur de l'homme.

C'est dans cet état, c'est dans celui-là seul, que l'homme aussi libre que la sûreté publique le permet; tranquille par la société sans être trop contrarié dans les penchans de sa nature, faisant son propre bien en obéissant à la Loi, s'attache à elle de toutes ses forces & la respecte en la bénissant.

Vous qui criez sans cesse que l'homme est méchant, qu'il faut lui mettre un mord dans la bouche & l'agiter sous le fouet de la sévérité; vous qui le rendez tel, qui du moins le faites malheureux, avez-vous jamais éprouvé, avez-vous jamais réfléchi à ce qu'il seroit, si la Loi étoit toujours à son propre avantage, & s'il trouvoit le bonheur dans l'enceinte que vous avez tracée autour de lui?

C'EST beaucoup que le corps entier des Loix soit bon, que la machine du gouvernement roule sans dérangement & sans résistance sur un plan uniforme. Mais les passions travaillent sourdement à ruiner l'ouvrage de la raison; il faut donc prévenir leurs efforts, les détourner, les rendre impuissans. = Voilà le véritable art d'empêcher les crimes.

Vous voulez former des hommes généreux qui, en se commandant à eux-mêmes, veulent moins ce qui est bon à cha-

cun, que ce qui est utile à tous. Vous les rassemblez tous les ans dans une place immense, où s'éleve seule la statue noble & imposante de la liberté. Vous demandez que cette troupe tumultueuse se réunisse pour se choisir des Magistrats qui seront les ministres & les exécuteurs de sa volonté, tout-puissans par la Loi & les premiers esclaves. Soutenez bien ces sentimens républicains dans cette multitude impétueuse & aveugle. Prévenez par toutes les mesures les factions, & craignez de loin l'homme adroit & entreprenant, qui a dit dans son cœur : Cette statue si fiere s'abaissera & deviendra le trône sur lequel j'ai résolu de m'asseoir.

LA constitution de votre état, ou les progrès que la société a fait chez vous, vous rendent le luxe nécessaire; affermissiez-vous plus que jamais sur votre sol, multipliez par-tout les points d'appui; vous êtes sur le sommet des grandeurs humaines, vous allez être pousés en tous sens.

La nature chez vous devient-elle oiseuse & stérile ? Les hommes quittent-ils avec dédain leurs tranquilles foyers & ces plaisirs simples & vrais qu'on ne cesse d'aimer qu'en devenant indigne de les sentir ? Les voyez-vous courir en esclaves fascinés après cette idole, qui agite fièrement une tête remplie de vent, sur un corps bizarrement parsemé de richesses, & qui, formé d'un limon destructeur, dévore la terre même qui le porte ? Le faste, ce dernier effort des vices de la société contre les sages institutions de la nature, commence-t-il à rétrécir leurs ames, à abaisser leur courage ? Législateur prudent & attentif, ne perdez pas un moment, c'est l'hydre des vices qui vous menace ; coupez toutes ses têtes, & dites à ces hommes qui vont se roulant dans la bassesse & la frivolité :

Vous avez des richesses, & plus de desirs que de besoins ; les beaux Arts vous charment & vous sollicitent ; aimez tout ce qui est bon, mettez à profit tout ce

qui peut vous rendre heureux & grands ; mais ne vous égarez plus dans votre objet.

Déchirez avec ardeur le sein de la terre qui renferme tous vos trésors ; fouillez sans cesse dans cette mine qui ne s'épuise pas ; qu'une industrie noble vous asservisse toutes les nations , vous les servirez sans les corrompre , sans qu'elles puissent se détacher de vous.

Jouissez, mais écoutez votre cœur plutôt que votre imagination. Pourquoi tant d'agitation , d'étude & de soins ? Repos, santé, fortune, honneur , vous sacrifiez tout pour saisir la fugitive volupté. Il semble que le vaste univers la récéle à vos desirs, que l'art ne saura jamais assez la multiplier, que votre cœur ne pourra la contenir. Épuisés enfin par vos efforts , vous croyez qu'elle n'est qu'une vaine ombre que votre poursuite même éloigne.

Insensés, ne le voyez-vous pas, la vanité gonfle vos cœurs sans les remplir ; la pointe de vos vices repousse les plaisirs ; le désor-

dre de vos passions les rend infatiables. Laissez-là toute cette pompe qui n'est qu'ennui, tout ce raffinement qui n'est que l'art de désirer plus & de jouir moins. Revenez dans le sein de l'aimable nature ; asseyez-vous à la table des mœurs ; connoissez-la une fois cette volupté que vous échappez si péniblement ; elle est dans les sensations que la sagesse avoue, dans l'esprit qui connoît, dans l'ame qui se répand.

Mais vous êtes embarrassés de votre opulence, & vous voulez la faire servir à votre gloire. Citoyens, qui savez sentir & penser, quel moment pour vous ! Illustrez votre nation & vous même. Appelez l'infortune & les talens autour de vous. Méritez par vos bienfaits d'être pleurés par l'une & loués par les autres. Quel est votre partage. J'ai sçu vouloir & amener le bien & c'est vous qui le faites ! Enfin recevez pour règle & pour modèle, ces deux mots qui vous rappelleront vos devoirs & vos véritables plaisirs, le *beau & l'utile*.

LE grand point dans la Législation, comme dans la Médecine, c'est d'aller au-devant des maladies, c'est de leur opposer, lorsqu'elles se présentent, une résistance qui soit égale à leur force. Si vous voulez écarter de l'homme tous les vices & tous les crimes qui le tentent sans cesse, ne le livrez ni au maheur, ni au luxe, ni à l'ignorance. C'est celle-ci qui le dégrade, qui le fait abuser de tout, qui le rend aussi incapable qu'indigne d'obéir à de bonnes Loix.

Observez bien cet Être que vous voulez gouverner; remarquez dans son cœur ces deux sentimens qui dirigent toutes ses pensées & tous ses mouvemens, l'amour du plaisir & la crainte de la douleur.

Faites que son plaisir soit où est l'intérêt général, & sa douleur où seroit le mal public. C'est dans ce sens qu'on peut dire que vous le perfectionnerez à mesure qu'il se dénaturera; car par sa nature, il faut qu'il ne travaille que pour lui-même & dans

dans l'état civil, il faut qu'il ne soit plus qu'une machine qui joue autour d'un centre qui lui est étranger. Toute l'économie de la société porte sur cet unique pivot.

NE nous rassurons pas encore par tant de précautions. Le serpent des vices aura toujours de secretes intelligences avec le cœur de l'homme ; & tandis que nous croyons le fatiguer devant les barrières que nous lui opposons, peut-être il a déjà pénétré dans l'empire de notre vaine sagesse. C'est-là qu'il faut encore le poursuivre, jusqu'à ce qu'il ait fait tant de replis autour de lui-même, qu'il ne puisse plus remuer.

IL s'agit de faire enforte que l'idée du crime ne se présente pas sans celle de la peine ; que le coupable ne puisse ni trouver, ni espérer d'impunité ; que son juste châtiment, en glaçant de terreur, annonce tout à la fois la sainteté, la vigilance & la rigueur de la Loi qu'il a violée.

Je vois déjà les gibets, les roues & les

tortures que l'on entasse autour de moi. Eh! laissez-là, renversez à jamais tous ces instrumens de la mort & de la douleur. ce n'est pas de sang, mais d'exemple que nous avons besoin ; il faut punir & non pas déchirer ; ce n'est pas la vengeance, c'est la justice que je vous annonce.

Pourquoi en effet des peines si cruelles, si multipliées, si raffinées? Sommes-nous donc des tigres qui rugissons sous la main qui nous châtie? Ou sommes-nous d'une telle impassibilité, qu'il faille nous percer de part en part pour que la douleur parvienne à notre cœur?

Si ceux qui ont fait ces Loix ont pensé ainsi, ils n'ont connu ni l'homme, ni son cœur, ni l'ascendant de l'habitude sur lui. Ils ne savoient pas qu'il se familiarise avec la mort & les supplices, comme l'enfant se joue avec son ombre qui l'épouvantoit d'abord. Je vous ferois frémir, si je vous représentois les temps dans lesquels de telles Loix pouvoient être nécessaires. Il me seroit aisé de prouver qu'elles sont à la

longue aussi impuissantes qu'elles sont odieuses. Mais le sentiment parle, qu'ai-je besoin de donner des raisons ?

Revenons au vrai, revenons à l'homme & aux bonnes Loix. La société fait naître chez nous un sentiment que la nature ne connut jamais, un besoin qui se mêle à notre existence, l'opinion. Il faut être vertueux pour oser rentrer dans soi-même ; il faut le paroître pour oser vivre. Quel heureux aiguillon pour le bien ! Quelle arme contre le vice ! Attachez cette terrible proscription que l'honneur a prononcé sur la tête du criminel, faites le boire jusqu'à la lie dans le calice de la honte. L'on a vu des armées entières qui se détruisoient, dans la crainte d'orner le triomphe d'un vainqueur.

C'est une science de diriger le sentiment de l'honneur, de l'appliquer, de le fortifier. Il est la corde qui donnera le dernier degré de précision à l'harmonie de la société, sous la main d'un habile Législateur. Mais s'il étoit éteint, si le luxe & la misère l'a-

voient étouffé..... alors le venin est dans le sang; tirez le voile sur cet état; il faut qu'il périclisse..... ou que l'honneur renaisse.

Une peine sévère, mais qui s'adoucit suivant les circonstances & les personnes, ne produira jamais le même effet qu'une peine plus douce, mais qui frappe sans acception de personnes & sans modification.

Une peine qui se prolonge, qui renaît pour ainsi dire d'elle-même, est un meilleur exemple qu'une peine plus frappante, mais qui ne dure qu'un moment. L'impression qui se renouvelle est plus utile que celle qui creuse & s'efface. Sa foudre en éclats vous anéantit un moment sous l'effroi; mais c'est la maladie qui consume lentement vos forces, qui vous plonge profondément dans l'attente de la destruction.

Mais songez sur-tout, qu'il faut que vos Loix augmentent en célérité & en vigilance, à mesure qu'elles diminuent en dureté. Que penser de ces Loix mystérieuses & lentes, qui laissent échapper la moi-

tié des criminels ; qui soustraient les autres pendant des années entières à l'avidité de la vengeance publique ; & qui ne les montrent ensuite que pour en faire des objets de pitié ? On seroit tenté de croire qu'elles choisissent entre les coupables ; qu'elles ne tardent à les punir que par embarras ; & qu'elles craignent d'avoir à rougir en donnant leur secret.

Concluons donc, sur cet important objet, qu'il faut que la justice soit prompte, simple, & marche sans se voiler ; qu'il faut que la peine soit tout à la fois, la plus efficace contre l'espèce du délit, la plus douce pour le criminel, la plus avantageuse à la société.

DÉJA la société, dont j'ai tracé les progrès, a fait deux grands pas vers la perfection. Elle est appuyée sur des Loix sages qui la préservent des attaques des passions, & les crimes n'y paroissent plus que pour y être bientôt abattus, & laisser après eux une longue mémoire de leurs courts

ravages. Cependant tout n'est pas fait encore; que le soin des mœurs, de l'éducation, de la religion, des vertus, ce doux soin d'une main bienfaisante, qui ne touche l'humanité que pour la polir & l'orner, vienne couronner notre ouvrage.

LES Loix peuvent bien transporter l'homme loin des précipices embellis du vice; elles peuvent l'entourer d'obstacles, le charger de liens. Mais si son cœur entend encore la voix des passions qui l'appellent; si leur séduction coule encore dans son cœur; vos liens seroient de fer qu'il sauroit les briser, qu'il franchiroit tout pour aller tomber dans leurs bras. Législateur, qui ne bâtissez pas pour un moment, travaillez donc sur ce cœur, assouplissez-le sous vos Loix, qu'il les aime afin de leur obéir mieux; en un mot donnez des mœurs à votre Peuple; voyez ce vaisseau qu'un vent propice emporte sans violence; telle est l'impulsion des Loix préparées par les mœurs.

Voici la partie de votre tâche la plus délicate, & la plus essentielle. Les mœurs ne se commandent pas, elles s'inspirent; elles exercent un empire, mais elles n'en reconnoissent pas; elles s'établissent sur les manieres, elles se fortifient par les exemples.

Souvenez-vous toujours que l'homme est dépendant de ses sensations, & qu'une idée n'arrive jamais mieux à son esprit que lorsqu'elle y entre en image. Ordonnez donc les formules du respect pour les choses que vous voulez faire respecter, & soyez sûr que le genou ne pliera pas, sans qu'incessamment le cœur n'éprouve un sentiment (*). Mais sur-tout veillez sur les premières classes de vos citoyens; car les mœurs des dernières ne sont jamais qu'une communication de celles-là.

(*) Rien de plus beau, rien sur-tout de mieux entendu que cette Loi de Sparte, qui ordonnoit de se détourner devant une femme grosse; & cette autre de la Chine, qui veut que l'Empereur, à un certain jour de l'année, laboure un sillon en présence de son Peuple, c'est ainsi que l'on commande aux idées & aux sentimens.

Employez tout pour les diriger & les former; ce sont peut-être les plaisirs, avant tout autre moyen, qui vous mèneront à votre but. Voyez Sparte, cette honte éternelle de tous les Gouvernemens; c'étoit par les plaisirs que les hommes y devenoient citoyens; tandis que ce sont eux qui par-tout les séparent de l'État, de leurs devoirs & d'eux-mêmes.

La belle constitution que celle que les mœurs soutiennent! Elles élèvent l'homme, l'adoucisent & le consolent; elles étendent une chaîne qui attache au bonheur chaque individu qu'elles touchent; elles se chargent des Loix, les portent à leur but & vont au-delà. Qu'y a-t-il de beau, de bon, d'utile, de durable dans une police qui ne soit l'ouvrage des mœurs? Mais qu'osé-je entreprendre? Oublié-je qu'un Magistrat qui pense profondément, qu'un Orateur qui embellit tout ce qu'il touche a écrit sur les mœurs? Il faut le lire cet ouvrage d'éloquence & de vertu (*),

(*) Discours sur les Mœurs de M. Servan.

& l'on aimera les mœurs, l'on se sentira délicieusement entraîné vers elles, mais on désespérera de les peindre.

LA plus belle plante jettée au hazard sur le meilleur terrain, y perdra son prix & son éclat, si vous ne la placez dans le point qui lui est le plus favorable, si vous ne la cultivez avec soin, tandis qu'elle est tendre & souple.

Que pouvez-vous espérer des hommes si vous les laissez croître dans une lâche & stupide inertie? Mais ce n'est point encore assez qu'il y ait une éducation, il faut qu'elle soit bonne en elle-même, & qu'elle soit propre à l'État & aux hommes à qui elle est donnée (*).

(*) L'on ne s'est point encore assez occupé des rapports intimes des deux sciences les plus près de nous & les plus nécessaires, qui sont la Politique & la Morale. L'on ne sçait point encore, ou plutôt des hommes livrés au luxe & sans cesse emportés par des idées brillantes & nouvelles, ont oublié combien la pureté des mœurs & l'éducation, tant morale que physique, importent à la force & à la sûreté des États. = Ce n'est pas dans les beaux Arts seuls qu'il faudroit en revenir aux maximes des

ELLE doit créer des esprits justes dans des corps sains; elle doit mettre l'homme en état de supporter la douleur & le travail, d'obéir & de commander, de remplir sa place quelque'elle soit; elle doit enfin faire des Républicains pour un État libre, & des Sujets fidels pour une Monarchie.

C'est ici le défaut trop évident des Gouvernemens modernes. Ils s'agitent avec étude sur des armées innombrables; ils ont élevé une vaste balance, dans laquelle ils se pésent sans cesse; & sous prétexte de l'égalité, ils ne travaillent qu'à augmenter leur propre poids, tantôt par les négociations, quelquefois par le commerce & trop souvent par la guerre. Il semble qu'ils aient voulu porter toutes leurs forces aux extrémités. Cependant c'est le centre qui

anciens. = Les esprits qui aiment les développemens, s'appercevront que je glisse souvent sur de grands objets; mais outre qu'il n'appartient pas à tout le monde de dire de bonnes choses, même dans une matiere neuve, l'on ne peut pas tout dire dans un discours ni à l'occasion d'un discours.

les produit, qui les entretient, qui les distribue ces forces, c'est lui qu'il faut soigner avant tout. Ayez des hommes robustes & généreux & vous deviendrez ensuite riches & puissans.

LORSQUE les premiers bienfaiteurs de l'humanité voulurent donner des Loix à ces hordes de Sauvages assemblés dans l'aridité des déserts & dans l'épaisseur des forêts: ils se crurent obligés de prendre des armes dans leur ignorance même.

Ils les enivrèrent de chimères & d'illusions. Ils créèrent au-dessus d'eux des êtres fantastiques, qui tantôt les menaçoient de ces longs bouleversemens qui font pâlir un être foible, tantôt daignoient leur donner des leçons de paix & de bonheur. L'erreur fut le premier aliment qu'ils leur présentèrent, tant il est vrai, que l'homme dans sa férocité ne plie jamais mieux que sous le bras qui se cache en le frappant, & qu'il n'est véritablement esclave que des terreurs de son imagination! Mais cruelle extrémité

qui condamne à jamais un Législateur à ne faire le bien qu'en trompant !

QUELLE est la force de la Religion dans ses abus comme dans ses bienfaits ! Lorsqu'un imposteur l'a fait parler à travers les foudres & sur les ruines, elle glace d'épouvante ; elle retient invinciblement sous un joug que l'on déteste.

C'est cette Religion de terreur , n'en doutez pas, bien plus que les armes , les supplices, la puissance & l'adresse, qui soutient l'affreux despotisme dans les plaines de l'Asie. Sans elle ce monstre, qui terrasse l'humanité devant un seul homme, resteroit lui-même à jamais anéanti sous l'ascendant de la raison.

Mais quel appui elle prête aux Loix & aux Mœurs , combien elle adoucit, elle étend leur empire, lorsqu'elle est digne du grand Être dont elle remplit les desseins ! Parmi toutes celles que l'homme a créées dans son orgueil ou dans sa folie, il en est une, ouvrage de Dieu même, dont le nom

feul devoit porter dans tous les cœurs une tendre vénération. Elle a ceint d'un lien fraternel tout ce qui porte le nom d'homme ; elle a promis consolation au foible & justice au puissant ; elle a dit : obéissez aux Loix, mais faites le bien qu'elles n'ont pas commandé, parce que c'est moi qui lis dans l'obscurité des cœurs & qui récompense dans l'éternité des temps ; elle a environné toutes les ames de l'image douce & terrible de la Divinité.

Princes & Sujets, vous tous qui détectez le crime, ou qui craignez d'en être les victimes, je vous le demande, est-il un moyen plus sûr de le déraciner du milieu de vous ? Aimez-la donc cette sainte Religion ; fortifiez-la, non par le fer qui la blesse elle même, mais par vos exemples, mais par l'hommage sincère de vos cœurs.

Aimez Dieu & les hommes, telle est toute la Loi, a dit votre divin Législateur ; ne vous écartez jamais de cette auguste parole. Gardez-vous de vous enfoncer dans des obscurités redoutables. Anéantif-

sez - vous sous la Majesté d'un Dieu qui vous cache des vérités qui ne sont pas faites pour un esprit fini. Songez que c'est toujours, lorsque la Religion se perd dans l'abime des vices, que l'on se livre à ces téméraires spéculations; songez sur-tout, vous qui les combattez trop, que c'est un temps perdu pour la morale, pour les vertus, pour l'essentiel de la Religion.

Aveugles & ingrats que nous sommes! Sans cesse assiégés par les vices, & toujours impuissans à les détruire par nos vaines institutions, nous les reprochons à Dieu même, tandis que nous négligeons la mere sensible & sévère qu'il a placé au milieu de nous, pour nous en détourner par de sages conseils ou par un salutaire effroi. Le beau spectacle que celui d'un homme éloquent, développant dans une noble simplicité les paroles de la Divinité! Oui, nous ignorons tout ce que la Religion a d'imposant & d'attendrissant pour le cœur de l'homme.

LES crimes bouleversent la société, & la société s'est armée contr'eux. Elle les contient par des châtimens aussi prompts que sévères. Mais les vertus qui la soutiennent, qui la défendent, qui la parent dans ses brillantes époques, naîtront-elles donc sans qu'on en échauffe l'heureux germe? Viendront-elles enfin jeter sur l'espèce humaine quelques éclats d'une lumière douce & céleste, sans recevoir un juste tribut de respect & d'admiration?

JE le fais, & je vais le dire, s'il y a quelque chose qui se suffise à soi-même, c'est la vertu, c'est ce noble desir de se plaire dans sa conscience, de mériter un moment l'attention de l'Être des Êtres, en se plaçant sans cesse sous son regard immense.

Mais voyez combien vous rétrécissez la carrière qu'elle auroit embrassée par l'appas des récompenses! Le bien public l'appelle, il ne sonde point dans ses motifs, il s'empare de ses effets, il en fait sa ressource & son appui.

C'est encore ici, il faut l'avouer, que nos Gouvernemens modernes s'ouvrent, pour laisser voir le vice intérieur qui nuit à leur croissance. Quelle communication trouvez-vous entre les bonnes actions & la puissance qui pourroit les multiplier? Par quelle route iroient-elles chercher le prix qu'elles ont mérité & que peut-être elles attendent? Elles paroissent au milieu de nous, comme ces fleurs que les dernières chaleurs produisent dans les lieux sauvages; elles y sont rares & dédaignées.

Il faut encore rappeler les exemples anciens, ces exemples qui ne font plus que nous étonner. Quel étoit le principe des grandes choses dans cette République, qui a eu des commencemens si petits & une prospérité si vaste, si soutenue, sous laquelle l'univers s'est senti affaîsé? C'est une cérémonie, un spectacle, une récompense; c'est ce char de triomphe qui ramenoit un vainqueur au milieu de ses compatriotes, & qui le dépoisoit à son
humble

humble habitation, où ses mains glorieuses reprenoient le soc de la charrue.

TOUT acte de vertu est un titre de gloire pour une nation, un triomphe remporté sur le vice, une palme d'émulation plantée au milieu des Citoyens. Que les Magistrats le proclament, qu'ils en conservent la mémoire, qu'ils l'enracinent & le fécondent dans les cœurs par leurs touchantes exhortations.

Le Souverain est encore plus fait pour le sentir que pour le récompenser. Qu'il lui soit donc porté comme le plus beau fruit de son règne; qu'il aille réjouir sa vue & le consoler au milieu des soucis & des entraves de la grandeur.

Ah! pourquoi, (& ne seroit-ce pas à la fois l'honneur & la félicité d'un Empire) pourquoi les places ne sont-elles pas toujours le digne appanage de la vertu? Pourquoi ne faut-il pas dans tous les pays avoir fait quelque chose de noble, d'utile & de grand pour les obtenir? Les Princes

qui desirent & aiment nécessairement les gens de bien, seroient-ils condamnés à les voir sans cesse écartés d'eux? Des Loix ne pourroient-elles pas faire que l'intrigue & la faveur tourneroient contre ceux qui les employeroient, & que la vertu simple & modeste trouveroit un sûr passage?.....

Qu'au moins la gloire l'accompagne toujours, & qu'elle imprégnée des plus brillantes couleurs sa trace respectable.

Qui n'a pas senti palpiter son cœur sous le sentiment de l'honnêteté & du beau, a l'idée de cette fête aimable, où la pudeur timide & fatiguée reçoit une couronne, un ruban & une dot des mains de celui qui étoit son Seigneur & qui devient son pere? Pourquoi n'a-t-on pas multiplié de pareilles institutions? Pourquoi chaque ville, chaque village, chaque corps n'a-t-il pas un moment où il puisse espérer de voir la gloire sourire à la vertu?

Beaux jours de ma Patrie! jours charmans dont le souvenir nous enchante en-

core, où nos galans, nos braves Chevaliers juroient aux pieds de la beauté de remplir toujours les devoirs de la loyauté & de la valeur; où ils se retiroient contents d'emporter sa livrée; où ils faisoient tant de merveilles pour obtenir la moindre des faveurs! ne reviendrez-vous jamais pour nous apprendre, combien tout ce qui est appareil & cérémonie attache les yeux & les cœurs, & combien la vertu gagne à être embellie & exhaltée!

Observez bien que l'or ne se mêle jamais parmi ces palmes & ces lauriers, qu'il s'éloigne toujours de ces augustes spectacles. Si vous voulez favoir ce qu'il fait faire, voyez-le servir de prix à la délation, à la fourberie, au brigandage. Il semble que par un secret rapport, tout ce qui se fait en vue de ce métal corrupteur, est impur, comme il l'étoit lui-même dans les entrailles de la terre.

EN un mot, si vous voulez compter chez vous plus de vertus que de vices,

allez au-devant d'elles, protégez-les, encouragez-les, mais récompensez-les avec de l'honneur.

C'EST ainsi que j'ai cru voir que tout se tenoit dans l'ordre des faits comme dans celui des idées ; que j'ai cru sentir que si chaque crime dans la société ne sortoit pas uniquement d'un des abus de cette société, il ne se répandoit, il ne devenoit un grand mal que par lui, & qu'il m'a semblé qu'en remontant à la source, l'on pouvoit se rendre maître du cours des choses.

LA prévoyance des Loix peut empêcher le malheur public ; le luxe, qui n'a pourtant jamais amené que la chute des Empires, pourroit ne point favoriser les vices ; l'éducation peut en empêcher la fermentation & en arrêter les progrès ; les Loix les repoussent ; la Religion les profcrit & parle quand les Loix se taisent. Les récompenses bien appliquées & bien distribuées, détournent les idées de tout ce

qui est vil & honteux, pour les porter vers tout ce qui est respecté & tout ce qui doit l'être.

CETTE matiere s'est étendue sous mes regards à mesure que je la considérois, & je m'apperçois que je n'ai fait que l'effleurer. Si j'écoutois plus mon zèle que mes forces, si pour vouloir ardemment le bien de mon pays, je me croyois capable de l'instruire, je présenterois ici mes idées sur nos mœurs, notre éducation, quelques effets particuliers de notre luxe, & il faudroit alors faire un second livre.

Je m'arrêteroïs sur-tout sur plusieurs Loix à créer ou à changer; mais tout m'annonce que nous touchons enfin au moment d'une heureuse révolution dans cette partie. Je me plais à former ce présage au milieu des lumieres que nous acquérons de toutes parts, & de l'exemple des autres nations.

Nos mœurs se dépravent sans doute; le siècle du génie est passé. Mais jamais

on n'a éprouvé une plus noble vigueur contre les préjugés ; jamais on n'a été moins effrayé de la difficulté & même de la chimère des projets utiles. Chaque âge a son mérite & son titre pour la gloire.

S'il étoit vrai que les Sciences & les Muses ne fussent que des voyageuses adorées, mais incapables d'être fixées ; si le jour étoit en effet si près de la nuit, hâtons-nous, mettons à profit le moment présent. Que le soleil de la Philosophie ne se couche pas sur nous, sans y avoir fait naître une bonne Législation criminelle. Que nous puissions montrer aux siècles à venir, comme notre consolation & leur modèle, ce bien durable, ce bien qui nous dédommageroit de la perte des autres (m).

Lû à la Séance publique de l'Académie de Nancy le 8 juin 1774.

(m) Voyez la dernière note.

NOTES.

(a) **I**MPERFECTION DES LOIX. « Il sem-
 „ ble, dit un Écrivain de nos jours, que jus-
 „ qu'ici notre Législation criminelle, comme
 „ ces monstres effrayans que l'on craint même
 „ de détruire, ait été reléguée dans un fort
 „ impénétrable, d'où cependant il lui est per-
 „ mis d'affliger l'humanité.

Le vaste amas des Loix, apportées par les Barbares du Nord, ou nées dans des temps de ténèbres, subsiste encore au milieu d'un Peuple qui se dit poli & éclairé. On sait que Louis XIV, dont le nom seul rappelle le plus brillant des siècles & les plus beaux établissemens, a donné une Ordonnance pleine de sagesse sur la Procédure criminelle. Il est bien malheureux que dans une matière aussi essentielle, l'on ne soit pas remonté plus loin qu'à la forme. Cet essai d'ailleurs, si digne cependant de ses immortels Auteurs, n'est pas exempt de défauts. Il ne m'appartient pas de les relever ; mais j'oserai dire que l'on n'atteindra jamais la perfection sur cet objet, sans emprunter le système entier des Loix de l'Angleterre, en en rejetant ce qui

est propre à un Peuple à qui nous ne pourrons ni ne devons jamais ressembler. Les principaux points de cette belle Législation sont, 1°. présumption pour l'innocence jusqu'à la conviction du crime, d'où traitement humain pendant l'instruction & toute facilité pour opérer la justification. 2°. Aucune négligence & la plus grande simplicité dans la Procédure. 3°. Précaution contre la surprise ou l'erreur, d'où interrogatoire public & publication du jugement avant son exécution.

(b) ESPRIT DES LOIX. = M. de Montesquieu. = Il a établi le grand principe de la proportion entre les peines & les délits; il a fait une distinction lumineuse des différentes espèces de crimes. (Mais celle de M. le Marquis de Beccaria, Auteur du Traité des Délits & des Peines, est plus complète & mieux vue). Il a relevé de mauvaises Loix; il en a indiqué de bonnes à faire. Il a sur-tout attaqué, avec cette ironie d'un cœur sensible & revolté qui lui est propre, l'usage barbare de la question. = Il a encore été surpassé sur ce point par M. le Marquis de Beccaria.

(e) TRAITÉ DES DÉLITS ET DES PEINES.
= Tout est étonnant dans cet ouvrage jusqu'à

sa précision. C'est un Livre de deux cents pages qui a analysé les vrais principes de la société; qui a établi sur une base jusqu'alors inconnue, le fondement du droit de punir; qui a fait découler de cette vérité nouvelle une foule de conséquences justes & étendues; qui a présenté tous les abus & tous les désordres qui résultent des mauvaises Loix; qui a excité dans toutes les ames un frémissement utile, en parlant de la torture & de la peine de mort, prodiguée dans certains pays *avec une atrocité froide*; qui a enfin ébauché le modèle d'une Législation douce & humaine; juste parce qu'elle accorde la peine avec le délit, & efficace parce qu'elle inflige à propos un châtement modéré, mais inévitable.

(d) M. SERVAN, ancien Avocat-général du Parlement de Grenoble. = Il est connu par plusieurs ouvrages relatifs à ses fonctions. Le premier est un *Discours sur l'administration de la Justice criminelle*, prononcé devant le Parlement. = Je ne crois pas devoir me défier d'un enthousiasme justifié par la voix publique; mais j'oserai dire que notre siècle ne peut se vanter de rien de plus beau dans ce genre. Le second des ouvrages de M. Servan, est un *Plaidoyer*.

dans la cause d'une femme protestante. = Si l'éloquence consiste à faire passer par le cœur tous les raisonnemens que l'on destine à l'esprit; à intéresser toutes les âmes sensibles & honnêtes à sa cause; à étouffer la voix du préjugé avant qu'elle se révolte; à lier à son objet les questions les plus importantes; à jeter par-tout des coups de lumière quand on n'a pas le temps d'approfondir; à séduire & à charmer en ne paroissant que vouloir persuader; à être toujours vrai & naturel dans le style le plus brillant & le plus harmonieux, il faut placer cet ouvrage parmi les plus éloquens.

Le troisième est un *Discours sur les Mœurs*. L'imagination la plus brillante, jointe à la sensibilité la plus vive, caractérise celui-ci. Il renferme une foule d'idées neuves & profondes, dont les Moralistes de tous les siècles auroient été glorieux (*).

Le quatrième est un long Plaidoyer dans une affaire fameuse. = C'est ici un exemple effrayant de l'injustice du Public, quelquefois aussi cruel qu'intraînable dans ses préventions, & de l'infatigabilité de sa faveur. Qui croiroit que c'est un Magistrat encore plus respectable par ses vertus

(*) Voyez dans la seconde partie de l'ouvrage, p. 564

que par ses talens, jusqu'alors aussi admiré que chéri, l'homme qui fait le mieux manier les esprits & désarmer les passions : qui croiroit que c'est ce Magistrat orateur qui a été insulté, calomnié avec indignité, & cela dans ses fonctions même, dans la cause des mœurs & de toutes les familles, dans un discours où il oppose à chaque instant des raisons triomphantes à une cabale plus aveugle encore qu'emportée.

Il est vrai qu'on lui fait un crime de ne pas suivre les voies ordinaires; qu'on lui reproche de ne pas mettre en balance, pendant la moitié de ses discours, des raisons qui ne peuvent être d'un poids égal. L'on devroit au moins tenir compte à M. Servan de sa droiture, & pardonner à un homme de génie d'avoir sa manière. = Une trop juste sensibilité lui a fait déposer ses fonctions sur le mauvais succès de cette affaire.

(e) JE ne crois pas être outré dans mon opinion; je ne l'ai pas puisé chez ces Moralistes qui ont plus d'humeur que de raison; mais je me crois autorisé par l'expérience de tous les siècles à dire ceci du luxe :

Après l'objet des premiers besoins remplis, il est l'excédent des forces d'une société em-

ployées à se procurer les choses agréables ; il est le desir naturel du mieux être dans chaque Particulier ; il est le remède à l'inégalité, dont la propriété est la mere ; il est le moyen par lequel l'industrie s'assujettit les richesses ; il est le canal par lequel celles-ci circulent dans les différentes classes ; il est une suite nécessaire du commerce ; il est le lien des nations.

Voilà ces causes ; voici ses effets dans tous les Pays & dans tous les Empires.

Il énerve les corps ; il mène les esprits à la futilité ; il fait naître les beaux arts, il les étouffe ensuite ; il anime l'industrie, mais il la borne à ses objets ; il adoucit les mœurs & bientôt il les corrompt ; il donne des jouissances & il prive du bonheur ; il fait que le Riche augmente en abondance & le Pauvre en misère ; il ne produit pas une vertu, & il fait naître une foule de vices.

(f) ÉDUCATION. = Combien on a dit de chose, combien il en reste à faire sur cet important objet ! Je ne m'occupe que de la partie des mœurs, & je dis que dans nos Écoles publiques, elle n'est point assez tournée de ce côté-là ; & qu'elle est presque nulle pour le Peuple.

Une vérité effrayante, mais que l'expérience

ne confirme que trop va m'échapper, c'est que le Peuple n'a plus de morale. Autrefois sous l'humble toit de l'Artisan, dans cet asyle de la médiocrité & des mœurs, l'exemple d'un pere étoit une leçon toujours vivante, toujours efficace. Aujourd'hui cette médiocrité ne suffit plus; le fatal desir de briller a gagné toutes les classes, & l'on croit avoir assez fait pour l'honneur quand on évite la punition des Loix.

(†) PREMIERE Loi des humains, toi qui dans tous les pays & dans tous les climats devois être la source des consolations, la base de toute morale, paisible Religion, est-ce bien toi que les hommes ont baignée dans le sang, qu'ils ont fait ambitieuse & cruelle!

Oui, sans doute, nous avons profané la Religion, & tous les jours n'en abusons-nous pas encore?

Rappelez-vous ces guerres terribles qui fouillent l'histoire de presque toutes les nations, où le nom sacré de Dieu étoit le signal du carnage & de la mort. Rappelez-vous ces ligue sanglantes, ces haines qui se

succédoient avec les générations , & ces querelles qui ont agité les États mêmes pour des opinions. Voyez dans des temps qui ne sont point encore loin de nous cette rage d'asservir à sa pensée, sans avoir parlé ni au cœur ni à la raison, & ce tribunal affreux qui éclairoit les ames avec des torches ardentes. Voyez sur toute la terre ce monstre effrayant qui, un poignard dans une main, un livre saint dans l'autre, se promène dans un morne silence. Il foule sous ses pieds la nature & les loix. Il souffle dans tous les cœurs une fureur de meurtre & de dispute

Voyez aussi le Peuple laisser-là le préceptes de la Divinité, les maximes de la sagesse & de la vertu, pour se jeter dans des pieuses extravagances. Voyez-le s'agiter en insensé sous le manteau de la superstition & devenir tour à tour le jouet du fourbe & l'instrument de l'ambitieux ; voyez-le sanctifier certains crimes & se les permettre tous, dans l'espérance de les expier par des cérémonies & des pratiques.

PRÉCIEUSE Philosophie (*) ! toi dont l'on a abusé & que l'on a encore plus mécon- nue, l'on t'accuse d'avoir conduit quel- qu'esprits téméraires à l'erreur, & des hommes sévères te maudissent. Mais tu ne peux être l'ennemie d'une Religion qui est venu dissiper les ténèbres des autres, & enseigner des vertus nouvelles.

Ah ! reste toujours parmi nous ; éloigne, éloigne sur-tout ces temps de démence & d'horreur, où le fanatisme perçoit le cœur du meilleur des Princes, & armoit la Pa- trie contr'elle-même ; où les Loix s'avilif- foient & se déshonoroient ; où elles allu- moient des buchers pour punir les rêves de la folie. Ne t'effraye pas des cris de l'i- gnorance, & laisse frémir l'envie ; l'une passe & l'autre qui ne se lasse pas, sera bien- tôt réduite à ronger son frein.

(g) IL s'est répandu de nos jours une manie orgueilleuse & ridicule ; elle consiste à tout dé- primer, à tout fronder ; à proposer des absur-

(*) Voyez la note (g) qui suit.

dités comme les résultats de la science ou les inspirations du génie ; à s'envelopper d'un jargon scientifique & inintelligible ; à jeter avec appareil devant soi les mots sacrés de *vertu* & *d'humanité*, tandis qu'on les outrage ou qu'on les flétrit ; à dogmatiser où il faut douter ; à raisonner où il ne faut que sentir. Elle avoit gagné les sciences, les arts, les spectacles & les cercles. Ce triste délire n'a eu qu'un temps ; chaque temps a le sien.

La Philosophie utile, dont l'on parle, c'est cet esprit de lumière, d'ordre, de courage & de bienfaisance, qui appartient plus particulièrement à notre siècle. Il sert la vertu, dont il affermit les principes ; il sert les arts qu'il éclaire & qu'il anime ; il peut servir sur-tout la Législation qu'il ramène sans cesse vers le vrai & l'utile ; c'est celui des Buffon, des Montesquieu, des d'Alembert, &c. ces Écrivains immortels en sont les héros, d'autres en sont les bouffons.

(h) JE crois devoir placer ici une réflexion qui peut jeter quelque jour sur une question singulière, qui est née dans notre siècle.

Un grand génie qui fait donner du poids au sophisme même, a remarqué que chez quelques nations le temps de l'ignorance avoit été

celui du bonheur, & que celui des lumieres avoit été celui du luxe; & il a dit: la félicité marche toujours sans les lumieres, c'est le luxe qui les produit, & un mauvais arbre ne produit pas de bons fruits.

Ce grand génie, j'oserai le dire, n'a ni bien vu ni bien conclu. = A Rome, à Athenes, à Sparte, dans les beaux momens de ces Républiques, on n'étoit point sans connoissances; c'est au contraire parce qu'on étoit très-avancé dans la science des mœurs & du gouvernement, que l'on faisoit de grandes choses, & que l'on étoit heureux.

Les lumieres & le luxe naissent presque toujours ensemble, à la vérité, mais ils ne naissent pas l'un de l'autre. (J'entends parler du luxe mauvais, car il doit y en avoir un bon). = Lorsque les états ont acquis une certaine consistance, le principe de vie qui leur a donné le dernier degré de vigueur se répand au dehors; alors on s'occupe des sciences & bientôt du luxe. Les unes éclairent, annoblissent & servent l'humanité, & l'autre va la dégradant & préparant de loin la chute des Empires. Mais les premières pouvoient répandre leurs utiles présens, avant que le second vint les infecter, com-

me celui-ci pouvoit paroître avant les sciences, & retarder encore davantage l'instant de leur aurore. Mettez des lumieres dans l'institution brillante & généreuse de la Chevalerie, & vous n'aurez que le ridicule de moins. Portez y notre luxe, & vous n'aurez que des folies sans noblesse & sans énergie. Rome au temps des Camille & des Caton, n'auroit été que plus grande & plus humaine pour avoir connu un peu de Physique, de Mathématiques & d'Astronomie; pour avoir entendu Ciceron & Virgile, & pour posséder un Tacite qui pût la voir, la juger & la peindre.

(i) MAUVAISES LOIX. = Je vais donner quelques exemples des Loix dont j'ai indiqué les vices. Celles qui pourroient nous appartenir ont déjà excité la réclamation des Magistrats & des plus beaux Génies.

Cette Loi-là est contraire au but d'une bonne Législation, qui punit l'homicide & qui récompense la main sanglante qui apporte une tête proscrire. Elle diminue l'horreur pour le même crime qu'elle châtie; elle invite à la lâcheté par l'appas de l'argent.

Cette Loi-là corrompt les mœurs & allarme

l'innocence, qui reçoit une délation, sans que le délateur soit connu.

Cette Loi-là multiplie & familiarise avec les faux-sermens, qui ordonne à un accusé de se condamner lui-même. C'est lui dire: la nature veut que tu te défendes, je fais qu'elle sera la plus forte; mais je veux que tu avoues un crime qu'il t'est impossible d'avouer, ou qu'au moins tu te parjures devant Dieu.

Cette Loi-là étoit mauvaise & rapprochoit un petit & un grand délit, qui traitoit également de crime de lèse-majesté l'insulte faite à l'Empereur & celle faite à sa statue.

Ces Loix sont mauvaises, elles inspirent l'atrocité & l'horreur qui infligent la mort pour des faits de police; qui punissent sur de simples soupçons; qui accumulent tous les tourmens avant la mort, qui est le dernier & le moindre.

Cette Loi-là ne peut-elle pas faire des assassins, qui ne distingue pas entre voler & ne pas tuer, & voler & tuer?

Cette Loi-là ne peut-elle pas faire naître le crime qu'elle a voulu éviter, qui presse la pudeur entre la mort & la honte?

(I) CAUSES DES CRIMES. = Fin de la première partie.

L'on n'a présenté ici que les causes qui ont produit les grands crimes dans tous les siècles & dans tous les Gouvernemens. On a cru qu'il falloit toujours commencer par généraliser un sujet ; cela fait que lorsque des esprits plus forts & plus étendus veulent le traiter, ils ont du moins à dire les choses communes, cela peut faire aussi que l'on voit mieux dans les détails.

Il y a peut-être autant de causes particulières des crimes dans chaque nation qu'il y en a de générales ; c'est celles-là sur-tout qu'il faut développer, si l'on veut travailler utilement. Un Médecin perd ses soins auprès d'un malade s'il n'attaque pas les maladies qui lui sont propres.

Mais c'est encore mieux fait de s'attacher aux remèdes. La plus petite guérison fait plus d'honneur que la découverte d'une foule de maux. Il y a peut-être des moyens d'arrêter certains crimes, de réformer de grands abus, qui sont plus près de nous que nous ne pensons. Il ne s'agit souvent que de donner plus d'activité à telle inclination d'un Peuple, d'en mo-

dérer une par une autre, de faire à propos quelques Loix simples & relatives aux circonstances, d'en renouveler même d'oubliées; car ce qui s'est fait, éclaire encore plus les hommes que ce qui s'est dit.

On fera peut-être étonné de ne pas trouver parmi les causes générales des crimes, l'oïveté, qui fait certainement dans tous les pays la plupart des scélérats & des fripons. Mais dans notre maniere d'envisager ce sujet, l'oïveté n'est plus qu'une cause seconde. Elle dérive des mauvaises Loix civiles, de la trop grande inégalité des fortunes, des mauvaises mœurs, d'une police mal administrée ou mal conçue, des vices de l'éducation, &c.

(*m*) Tout honnête homme qui écrit doit avoir un but utile. Le seul que l'on puisse s'être proposé dans cet ouvrage, c'est d'amener les bons esprits sur un objet aussi important que long-temps négligé. Mais arrêtera-t-il un seul crime? Occasionnera-t-il une réforme nécessaire? Il y a bien de quoi rabattre la petite vanité d'un auteur dans cette réflexion. Gens médiocres, croyez-moi, restons à notre place; ne sortons pas de de nos devoirs & de nos occu-

pations pour inonder le Public d'une foule d'écrits qui font au moins inutiles. Si nos amis font indulgens, il a droit d'être sévère. N'attachons pas au moins des prétentions ridicules aux fruits de nos loisirs & de notre goût pour les Lettres, qui honore lorsqu'il n'égare pas. Cherchons la gloire de la vertu qui est faite pour tous les hommes, & souvenons-nous toujours qu'après tout, une bonne action vaut encore mieux qu'un bon Livre.

F I N.

E R R A T A.

- P**AGE 4, dern. lig. la partie la plus noble ; *mettez une virgule en place du point-virgule.*
- Pag. 6, lig. 4, quelqu'idées, *lisez quelques idées.*
- Idem*, lig. 5, quelqu'autres, *lisez quelques autres.*
- Idem*, lig. 13, consacré, *lisez consacrées.*
- Pag. 7, lig. 13, surpassé, *lisez surpassée.*
- Idem*, lig. 1re. de la note, Becharia, *lisez Beccaria.*
- Pag. 8, lig. 4, majestueuse, *lisez majestueuses.*
- Pag. 9, lig. 4, *des les détruire*, *lisez de les détruire.*
- Pag. 11, lig. 18, fera détudier, *lisez fera d'étudier.*
- Pag. 20, lig. 19, vint à changer, *lisez vient.*
- Pag. 23, lig. 21, ce confond, ce dégrade, *lisez se confond, se dégrade.*
- Pag. 29, lig. 1re. Première Loix, *ôtez l'x.*
- Pag. 33, lig. 2, annoncé, *lisez annoncée.*
- Pag. 34, lig. 2, favoriseroient, *lisez favoriseroient.*

E R R A T A

P... de la noblesse...
...
Page 1...
Page 2...
Page 3...
Page 4...
Page 5...
Page 6...
Page 7...
Page 8...
Page 9...
Page 10...
Page 11...
Page 12...
Page 13...
Page 14...
Page 15...
Page 16...
Page 17...
Page 18...
Page 19...
Page 20...
Page 21...
Page 22...
Page 23...
Page 24...
Page 25...
Page 26...
Page 27...
Page 28...
Page 29...
Page 30...
Page 31...
Page 32...
Page 33...
Page 34...
Page 35...
Page 36...
Page 37...
Page 38...
Page 39...
Page 40...
Page 41...
Page 42...
Page 43...
Page 44...
Page 45...
Page 46...
Page 47...
Page 48...
Page 49...
Page 50...
Page 51...
Page 52...
Page 53...
Page 54...
Page 55...
Page 56...
Page 57...
Page 58...
Page 59...
Page 60...
Page 61...
Page 62...
Page 63...
Page 64...
Page 65...
Page 66...
Page 67...
Page 68...
Page 69...
Page 70...
Page 71...
Page 72...
Page 73...
Page 74...
Page 75...
Page 76...
Page 77...
Page 78...
Page 79...
Page 80...
Page 81...
Page 82...
Page 83...
Page 84...
Page 85...
Page 86...
Page 87...
Page 88...
Page 89...
Page 90...
Page 91...
Page 92...
Page 93...
Page 94...
Page 95...
Page 96...
Page 97...
Page 98...
Page 99...
Page 100...



